

Daniel Dewulf, à gauche, et Jacques Charmoz, moniteurs diplômés F. F. S., s'embarquent à Anvers le 12 juillet 1936.

PIONNIERS FRANÇAIS DU SKI EN AMÉRIQUE DU SUD

UN VOYAGE AU CHILI

par

Daniel DEWULF

Moniteur diplômé F. F. S.

Directeur des Ecoles du S. C. A. P

UNE veille de Pâques à Lognan. Il fait très mauvais temps, une véritable cohue envahit toutes les pièces du chalet-hôtel. Dans la foule, Charmoz, nous ne nous sommes pas vus de tout l'hiver.

Charmoz se trouve à Trélatête, mais il faut la course des Améthystes pour l'amener jusqu'ici. Après trois mois de Morzine et deux mois et demi de Lognan, on a un peu envie de bouger. Bousculés par des skieurs couverts de neige mouillée, nous faisons des projets de voyage pour cet été : la Russie, une croisière en Espagne!! Et si nous allions voir de l'autre côté de l'Équateur ; justement

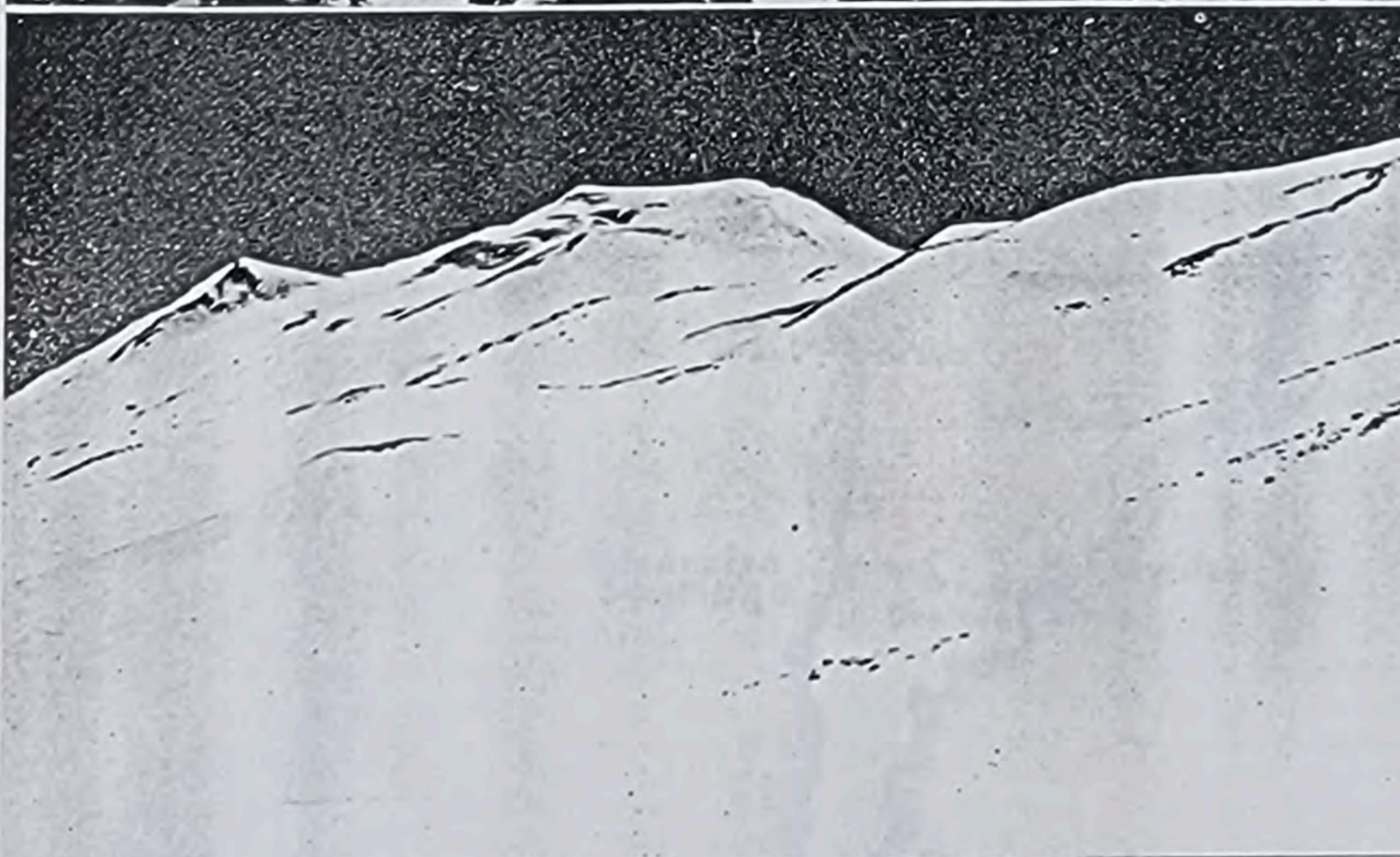
j'ai eu un élève chilien cet hiver ; il m'a affirmé qu'on faisait du très bon ski à Santiago.

L'idée a germé. Il faut attendre le mois de juin et Paris pour chercher à la réaliser. Que de démarches car le Chili est un pays très lointain et les renseignements précis sont difficiles à obtenir. Comme il fait chaud à arpenter les rues de Paris, quand on descend de Bertol et des plateaux de la Dent Blanche.

Enfin tout est prêt, nous avons notre billet jusqu'à Valparaiso, des renseignements encourageants de M. Agustin Edwards, le président du Ski-Club Chile. Le 12 juillet, nous quittons quelques amis à la gare du Nord,



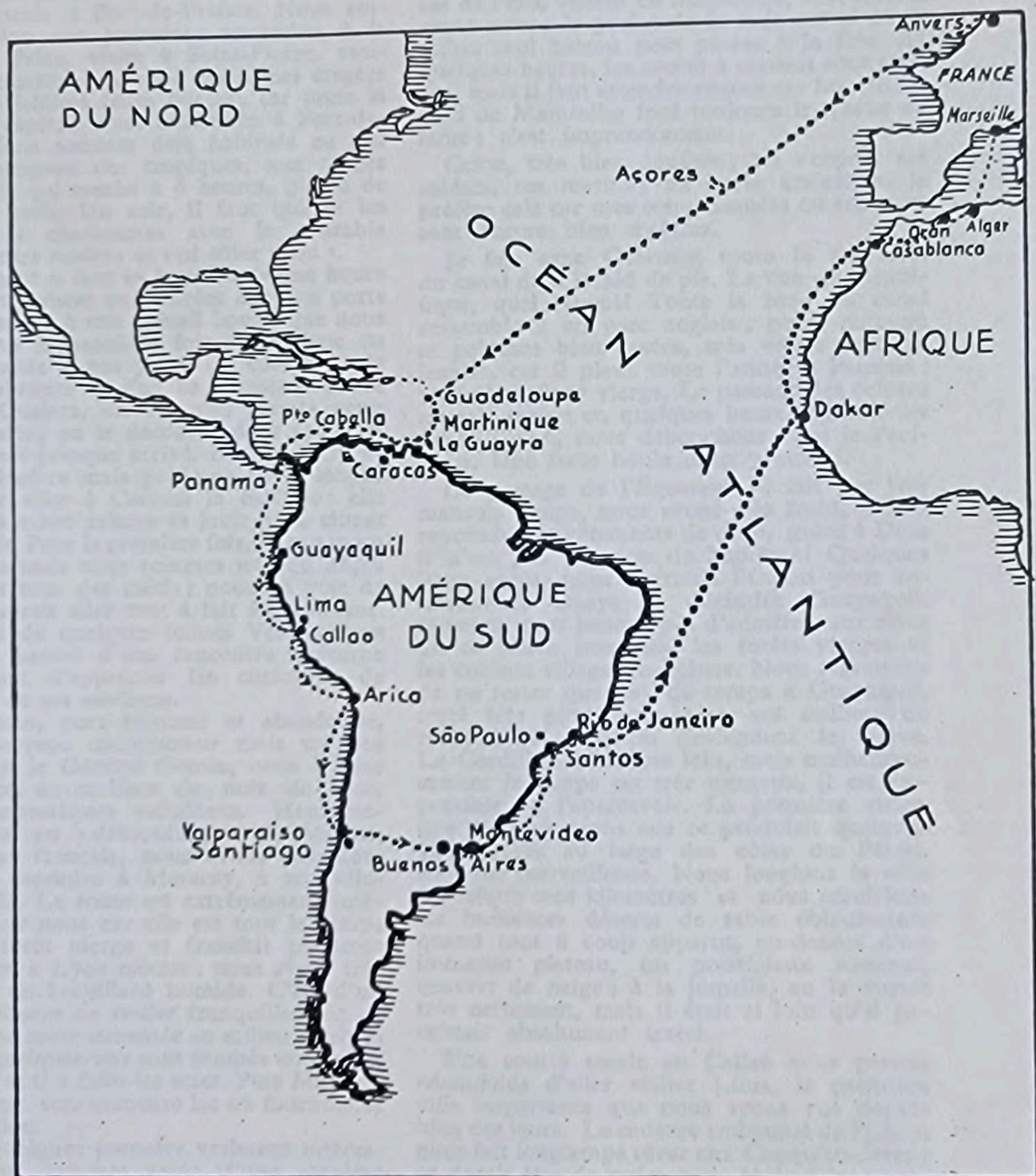
La Parba
(4.000 m)



Les champs
inviolés
du Nevado
(4.000 m)
environ)



Cactus sous
la neige.
En montant
à
Farellones.



Itinéraire général du voyage.

un peu étonnés malgré tout de partir pour un si long voyage.

Anvers, ville cosmopolite et animée. Nous attendons plusieurs jours le « San Pedro », de la Transatlantique, retardé par la grève. Enfin, il est à quai ; il nous semble un peu petit mais, comme nous le saurons par la suite, c'est un très gros cargo rapide et très moderne. Notre imposant paquet de skis provoque quelques remarques étonnées sur le quai d'embarquement, du moins nous le devinons car le flamand est une drôle de langue !

Nous n'avons fait tous les deux que des traversées de 48 heures au maximum, et nous voilà embarqués pour 40 à 45 jours, on ne sait pas exactement. Quelques passagers à bord. Nous faisons immédiatement connaissance avec trois jeunes gens, l'un d'eux va

jusqu'à Valparaiso et revient aussi avec le « San Pedro », c'est une belle croisière.

Le temps passe très vite à bord, nous pouvons circuler partout, les officiers sont charmants.

Au matin du quatorzième jour, nous arrivons en vue de la Guadeloupe. Cela fait plaisir de voir la terre et à 5 heures nous sommes déjà debout : il fait nuit noire et seule la lueur des phares annonce l'approche de la terre. Elle sort peu à peu du néant. La Désirade est vraiment sinistre, le temps est mauvais, il tombe des grains à chaque instant. Un de nos camarades qui va à la Martinique ne reconnaît plus la rade, il manque deux ou trois îles à l'appel !

Escale inoubliable à Pointe-à-Pitre, si curieuse dans sa saleté avec son grouillement piaillant de nègres.

Une nuit sur le « San Pedro » et c'est une nouvelle escale à Fort-de-France. Nous employons bien nos journées : excursion à la Montagne Pelée, visite à Saint-Pierre, vraiment impressionnante avec ses ruines étagées que l'on a laissées telles quelles, car toute la vie de la capitale s'est transférée à Fort-de-France. Nous sommes déjà habitués au ciel toujours nuageux des tropiques, aux orages et à la nuit qui tombe à 6 heures, pleine de vie et de bruit. Un soir, il faut quitter les Doudous si charmantes avec le charabia « kéole », leurs madras et « pi côier chou ».

Décidément il faut se lever de bonne heure si l'on veut assister aux entrées dans les ports car c'est encore à une « small hour » que nous voyons pour la première fois l'Amérique du Sud apparaître à nos yeux. La côte est très haute et abrupte et l'on se demande où se trouve la Gueirra, un des plus grands ports du Vénézuéla ; on le découvre dans son trou quand on est presque arrivé. Nous ne restons pas à la Gueirra mais profitons de la longue escale pour aller à Caracas la capitale : elle se trouve à 1.200 mètres et jouit d'un climat très agréable. Pour la première fois, nous voyons des Indiens mais nous sommes un peu déçus car ce sont tous des métis ; pour en voir de purs, il faudrait aller tout à fait à l'intérieur. L'amabilité de quelques jeunes Vénézuéliens connus au hasard d'une rencontre nocturne nous permet d'apprécier les curiosités de Caracas et de ses environs.

A Toriamo, port inconnu et abandonné, fruit du cerveau constructeur mais un peu agité de feu le Général Gomès, nous faisons connaissance, en cueillant des noix de coco, avec les moustiques paludéens. Heureusement, grâce au « débrouillage » de Marius, un ex-forçat français, nous avons une auto pour nous conduire à Maracay, à 200 kilomètres de là. La route est extrêmement intéressante pour nous car elle est tout le temps en pleine forêt vierge et franchit plusieurs cols dont un à 1.700 mètres : nous avons très froid dans un brouillard humide. C'est d'un effet très bizarre de rouler tranquillement en Ford sur une route cimentée au milieu d'arbres énormes ; quelques-uns sont tombés en travers de la route et il a fallu les scier. Puis Maracay apparaît avec son immense lac où fourmillent les crocodiles.

Encore quelques journées vraiment intéressantes. Nous sommes reçus d'une manière infiniment sympathique par le Capitaine Guérin et ses seconds. Il dirigeait l'aviation vénézuélienne avant la révolution et à la mort de Gomès, il en est resté le chef, ce qui prouve sa valeur.

Nous revenons à Toriamo où nous attend notre « San Pedro ». Marius le forçat a pensé à nous et a fait attendre un canot qui va à Puerto Cabello où le « San Pedro » passera demain. Puerto Cabello est un grand port animé qui nous offre les réjouissances nocturnes des villes vénézuéliennes ; une foule bigarrée, un mélange incroyable de races produisant des « métissages » inattendus, des bals partout dans les cours intérieures.

Curaçao apparaît deux jours après, plate et aride, couverte de pustules grisâtres : les tanks à pétroles. Il faut attendre longtemps

l'entrée du port car 11 pétroliers, le pont à ras de l'eau, venant de Maracaibo, sont arrivés avant nous ; le goulet de la rade est si étroit qu'un seul bateau peut passer à la fois. En quelques heures, les soutes à mazout sont pleines, mais il faut attendre encore car les pétroliers de Maracaibo font toujours la queue au large ; c'est impressionnant.

Colon, très bien équipée ; ses « cops », ses soldats, ses marins ; on parle américain, je préfère cela car mes connaissances en espagnol sont encore bien maigres.

Je fais avec Charmoz toute la traversée du canal dans le nid de pie. La vue est magnifique, quel travail ! Toute la zone du canal ressemble à un parc anglais ; petits cottages et pelouses bien rasées, très vertes naturellement, car il pleut toute l'année à Panama : au-delà, la forêt vierge. Le passage des écluses est très rapide et, quelques heures après avoir quitté Colon, nous débouchons dans le Pacifique. Une forte houle nous y attend.

Le passage de l'Équateur se fait par très mauvais temps, nous avons très froid, il faut reprendre les vêtements de drap, grâce à Dieu il n'est pas question de baptême ! Quelques jours après, nous quittons l'Océan pour remonter le Guaya et atteindre Guayaquil. Nous ne nous lassons pas d'admirer, aux rives de ce fleuve immense, les forêts vierges et les curieux villages indigènes. Nous regrettons de ne rester que peu de temps à Guayaquil, resté très pittoresque avec ses milliers de radeaux montant ou descendant le fleuve. La Cordillera n'est pas loin, mais malheureusement le temps est très nuageux, il est impossible de l'apercevoir. La première vision que nous en ayons eue se produisit quelques jours après au large des côtes du Pérou. Elle fut merveilleuse. Nous longions la côte à quelque cent kilomètres et nous admirions les immenses déserts de sable éblouissants quand tout à coup apparut, au-dessus d'un immense plateau, un prestigieux sommet, couvert de neige ; à la jumelle, on le voyait très nettement, mais il était si loin qu'il paraissait absolument irréel.

Une courte escale au Callao nous permet néanmoins d'aller visiter Lima, la première ville importante que nous ayons vue depuis bien des jours. Le cadavre embaumé de Pizarro nous fait longtemps rêver aux Conquistadores ; ce devait être de rudes gars. Malgré les tremblements de terre, il y a encore beaucoup de monuments intéressants du temps de la conquête ; mais ce qui nous attire le plus, ce sont les vestiges de la civilisation Incas.

Le type indien s'est conservé assez pur, et souvent nous nous retournons pour admirer le costume pittoresque des femmes portant leur dernier né dans une sorte de poche sur le dos.

Décidément, il fait de plus en plus froid ; nous allons bien vers l'hiver. Nous longeons toujours la côte et nous apercevons souvent de hauts sommets neigeux, que nous cherchons à identifier.

Arica, le premier port chilien, une oasis au milieu d'un immense désert, des plateaux de sable à perte de vue, l'éclat éblouissant du nitrate, et plus loin la chaîne centrale très

enneigée. Nous gravissons péniblement une petite montagne qui domine la ville. Notre effort est récompensé par un panorama magnifique. Mais l'air est empesté par l'odeur du guano, car nous dominons une île à oiseaux ; il y en a des milliards le matin quand ils quittent l'île pour aller pêcher au large ; c'est un fleuve qui cache le soleil et qui coule pendant près d'une heure !

L'après-midi, nous sommes très intrigués par les ébats des lions de mer qui jouent apparemment avec les oiseaux aquatiques s'élançant hors de l'eau en poussant des aboiements lugubres.

Comme il fait froid ! Nous grelottons, sous une petite pluie fine en regardant peu à peu Valparaiso sortir de la brume. Il y a 44 jours que nous avons quitté Anvers ! Agustin Edwards, le président du Ski-Club Chile, prévenu par un télégramme, viendra nous chercher demain, nous en profitons pour visiter Valparaiso et Viña el Mar.

Ce brave « San Pedro », cela nous fait quand même de la peine de le quitter ; pendant un mois et demi, il a été notre véritable home, que de bonnes journées de *far niente* nous y avons passées après la vie agitée des escales !

Nous faisons connaissance avec Agustin Edwards qui va être notre compagnon pendant deux mois. Grâce à lui, nous eûmes l'impression d'être pendant tout notre séjour des personnages importants en déplacement officiel, ceci sans exclure la plus franche cordialité.

La route de Valparaiso à Santiago est très pittoresque. Elle franchit un col à 1.000 m où il y a encore de la neige. Nous commençons à avoir envie de chausser nos skis. Agustin est un cicérone merveilleux. Il parle le français, l'anglais et l'espagnol également bien, et en peu de temps nous apprenons une foule de choses sur le Chili.

A peine arrivés à Santiago nous sommes reçus d'une manière très cordiale par le Ski-Club. Des Français se sont chargés de nous trouver un hôtel, nous nous laissons faire.

Un jour à Santiago et nous connaissons déjà beaucoup de monde, chacun s'ingénie à nous rendre la vie agréable. Et cela continuera tout le temps de notre visite au Chili.

Il a plu toute la nuit et il est tombé de la neige, cela nous semble assez curieux au mois d'août. Nous n'avons pas encore vu les Andes. Le lendemain, nous partons à Farellones où se trouve le chalet du Ski-Club et quelques chalets particuliers ; la route n'est pas terminée, l'année prochaine elle le sera, et en une heure on pourra parcourir les 36 km qui séparent Santiago, une ville de près d'un million d'habitants, de Farellones et de ses champs de skis s'étagant entre 2.000 et 6.500 m !

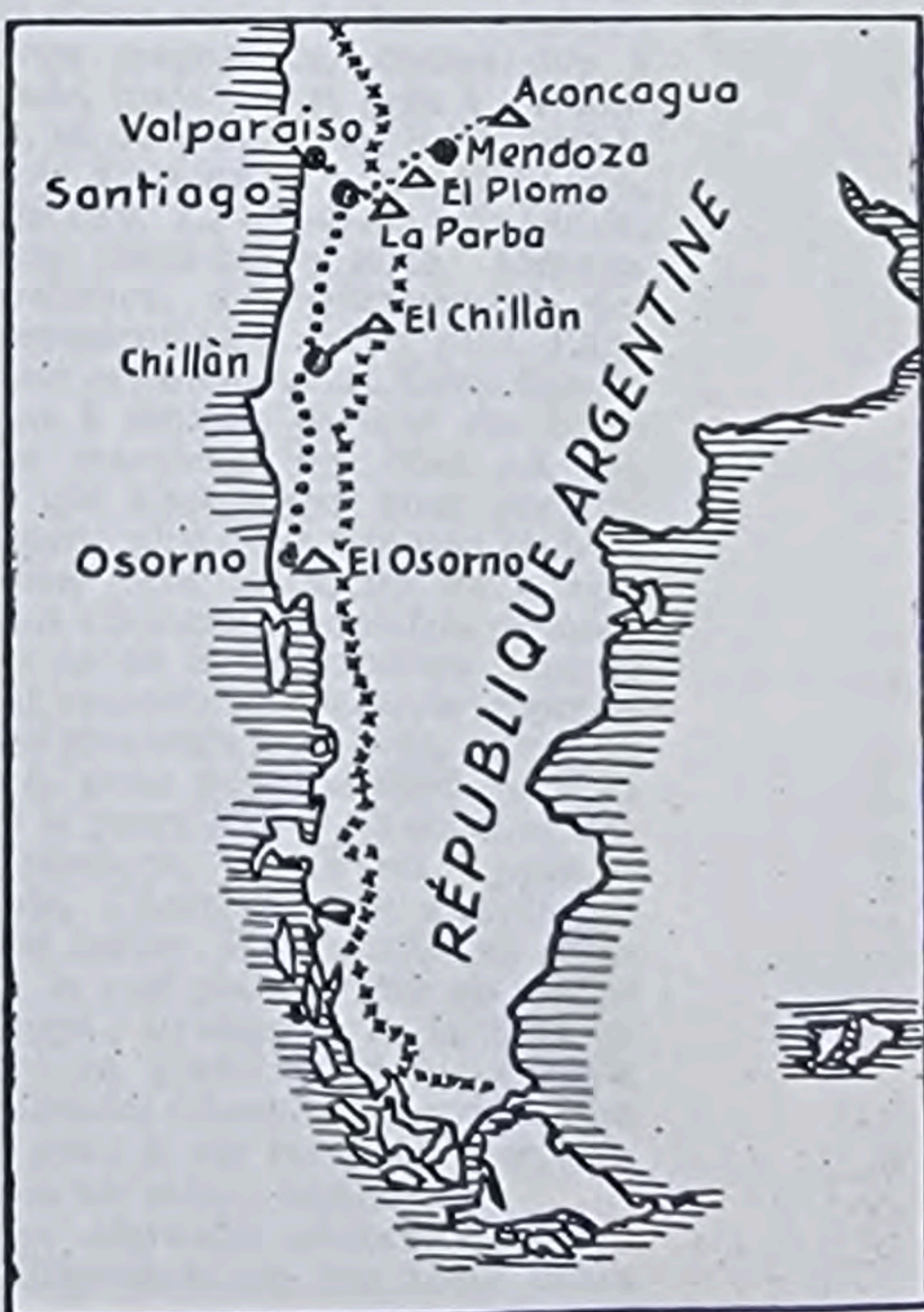
Au sortir de la ville, la chaîne des Andes apparaît dans toute sa splendeur. Il a neigé mais le temps est maintenant absolument clair, c'est d'un effet saisissant. Nous faisons connaissance avec les sommets qui vont nous devenir familiers. Ils sont tous à plus de 5.000 mètres. Les géants, sommets de 6.500 m, et l'Aconcagua, avec ses 7.030 m, sont derrière, on ne les voit pas. La route n'est pas très bonne, elle nous rappelle la route d'Huez il y a quelques années. Tout au long du trajet, nous n'arrêtons pas de nous regarder, car tout ce

que nous voyons nous change de l'Europe : les vaches et les bœufs paisiblement couchés dans la neige par -5° , les paysans au teint halé, aux pommettes saillantes, le « Roto chileno » marchant pieds nus, les huttes à claire-voies ou en torchis où ils habitent, les longues caravanes de mulets conduites par un « huaso » qui, suprême luxe, porte quelquefois un seul éperon à l'énorme molette de 7 à 8 centimètres de diamètre, les cactus couverts de neige, les oiseaux au rire en cascade, et haut, très haut dans le ciel d'un azur sombre, les condors aux ailes immenses.

Au Païco, on laisse les autos et nous enfourchons des mulets. Charmoz se croit à Longchamp ! Notre caravane est imposante : trois skieurs, mais de nombreux domestiques et les bagages. Le chalet d'Agustin est très accueillant, très style suisse, nous reposons nos arrières-trains endommagés par le trot dur des mulets ; nous ne pensons pas, à ce moment, que nous passerons, un mois après, 8 ou 10 heures à cheval par jour sans éprouver aucune fatigue !

Dans la journée, il avait fait très chaud, mais le soir il fait -15° . Nous sommes à moitié gelés pour être allés visiter le grand chalet du Ski-Club Chile à 200 mètres à peine de chez Agustin. Le changement est trop grand entre la température des tropiques et celle des Andes. Heureusement encore que nous sommes arrivés à la fin du printemps.

Septembre à Santiago équivaut à fin avril à Grenoble par exemple. Nous ne garderons pas un très bon souvenir de notre ascension au Colorado (2.825 m), le lendemain, car nous manquons absolument d'entraînement et il



Villes et montagnes visitées au Chili.

faut la présence de deux Chiliens avec nous pour que nous poussions jusqu'au sommet. La vue est magnifique : d'un côté la chaîne des Andes, avec l'Altar (5.400 m) et ses glaciers suspendus, le Plomo (5.542 m) avec son imposante calotte de glace et ses champs de « penitentes » dont nous ferons connaissance en octobre ; plus près de nous, la Parba (4.030 m). Au fond du Cañon du Maïpo, très loin, le volcan San José (5.850 m), dont l'énorme sommet conique est presque dénudé de neige, car le vent souffle très fort sur les Andes. De l'autre côté, l'immense plaine centrale avec Santiago largement étalée au pied de la colline de Santa Lucia et, au-delà, la chaîne cotière, beaucoup moins élevée, qui culmine à 3.000 m. La neige est bonne, heureusement, poudreuse en haut, un peu croûteuse aux abords des chalets. C'est un samedi, il y a beaucoup de skieurs qui sont montés de Santiago et qui nous regardent descendre ; c'est bien gênant pour nos pauvres cuisses flasques ! Enfin tout se termine pour le mieux !

Le soir, l'atmosphère du grand chalet est très sympathique, très sportive ; nous passons une première soirée agréable avec les skieurs chiliens ; beaucoup parlent français, anglais ou allemand, les autres rient de notre « castellano » petit nègre.

Le dimanche, les pentes sont envahies par une foule de skieurs. Nous partons avec Canito Errazuriz, champion du Chili, ses frères et tous les membres de l'équipe de course. Canuto se montre sans style mais terriblement « culotté » dans les schuss. Nous allons faire une descente très raide de 250 m de différence de niveau tout près du chalet. Je descends le premier assez prudemment. La neige est merveilleusement poudreuse, c'est une pente sud : ce qui nous étonnera au premier abord. Canuto part ensuite très vite, manque le premier virage et finit par une longue marche de flanc. Charmoz apparaît et pique très droit, je frémis car, sur son trajet, il va rencontrer des rochers qu'il ne pourra pas éviter à cette allure ; sa culbute est vraiment superbe, il part la tête la première, tourne six ou sept fois en l'air, un de ses skis lâche et va se planter plus bas en vibrant ; enfin il s'arrête ; je me demande ce qu'il a de cassé car il ne bouge pas ; heureusement les deux étrières se sont ouverts, il en est quitte pour une bonne commotion et une entorse du genou qui va l'ennuyer pendant tout son séjour au Chili, malgré les soins éclairés d'une rebouteuse indienne. On parla beaucoup de cette chute le soir à la veillée.

Nous devions rester à Farellones mais nous préférons descendre à Santiago que nous avons à peine entrevu. La descente du refuge se fait d'abord en skis puis à pied. Il a fait très chaud en bas et c'est un cloaque de boue, on y enfonce jusqu'aux genoux, cela aussi c'est une chose nouvelle mais peu agréable, nous nous promettons de redescendre en mulets une autre fois.

A Santiago, c'est une vie de rêve pendant quatre jours ; nous sommes invités partout, interviewés par les journaux. Le Cercle Français et le Stade Français, qui possèdent de magnifiques installations de sports dans la

banlieue de Santiago, nous reçoivent d'une façon charmante. Tout se fait ici sans protocole, de la façon la plus cordiale. Nous faisons connaissance avec les quartiers si pittoresques de Los Infantes et de Ricanten ; c'est là que l'on rencontre quelquefois les chercheurs d'or et d'argent qui ont trouvé quelque chose et qui viennent dépenser en quelques jours le fruit d'un travail de plusieurs années. Ce sont des types curieux, tous un peu fous. La plupart ne reviennent pas de leurs longs séjours à 4.000 ou 5.000 mètres, même plus haut, dans la Cordillera.

Les journées coulent à une vitesse magnifique, nous connaissons maintenant Santiago à la perfection.

Nous avons organisé un cours et nous remontons à Farellones pour le faire ; il a un succès presque inattendu étant donné la saison avancée. Pendant huit jours, nous avons 97 élèves. Nous faisons des cours d'une heure, ce qui nous permet de former de nombreux groupes. Le cours supérieur fait de grands progrès, et il faut foncer drôlement avec tous ces jeunes poulains à mes trousses. Il fait très chaud le jour et très froid la nuit, nous avons une neige de printemps exceptionnelle. Le dernier jour, examen pour chaque groupe. Les têtes de classe se montrent très fiers d'arborer l'insigne du S. C. A. P. dont nous les gratifions.

L'envie nous démange de faire connaissance avec les sommets que nous admirons depuis notre arrivée ; mais nous n'avons aucun matériel de camping, aussi nous contentons-nous de la Parba (4.030 m) que nous gravissons avec cinq ou six Chiliens qui, pour la plupart, ne sont jamais montés si haut.

Nous sommes ahuris de trouver le sommet complètement déneigé ; c'est un immense plateau couvert d'une espèce de lave brunâtre : au sommet, vue magnifique, comparable à celle du Colorado, mais on est près à les toucher de l'Altar, et du Plomo ; au loin, dans le Sud, on aperçoit de nombreux sommets avec deux vastes glaciers. La descente est idéale, en moins d'une demi-heure nous sommes rentrés à Farellones, à l'ahurissement des Chiliens qui pensaient qu'il fallait plus d'une journée pour faire cette ascension. Cette fois-ci, nous descendons à mulets ; ce sont des bêtes curieuses, elles marchent très bien en file, mais Charmoz qui s'est arrêté pour prendre des photos ne peut plus faire avancer sa bête qui, au contraire, veut retourner au chalet. D'en bas, on voit Charmoz descendre, prendre le mulet par la bride et le remettre dans le bon chemin ; il remonte et la mule reprend la montée ; après plusieurs tentatives, Charmoz paraît désespéré, nous pensons déjà qu'il va descendre toute la pente à pied en traînant son mulet. A ce moment, arrive un « peon » ; long conciliabule, Charmoz doit s'expliquer en sabir espagnol indien. Il enfourche sa monture, le « peon » le suit par derrière en rouant le mulet de coups ; brusquement la bête se met à descendre au grand galop les éboulis pentus à 20°. Miracle, Charmoz se cramponne mais ne tombe pas ; il est sacré cavalier chilien ! Ce n'est pas un mince honneur !

Santiago nous accueille encore quelques jours, article dithyrambique sur notre cours

dans les journaux, nous faisons même connaissance avec la radio : nous parlons à l'heure française. Grâce à l'amabilité du Stade Français, qui nous prête des chevaux, nous passons agréablement nos après-midis dans les environs si pittoresques de Santiago. Nous nous initiions aussi aux joies du polo.

Nous ne moissons pas à Santiago car nous sommes invités quelques jours dans le « fundo », la ferme des Errazuriz. Quelle belle vie et quelle réception ! Nous passons nos journées à cheval, nous participons à la vie de la ferme et un matin nous partons avec toute une bande de « huasos ». Il s'agit de contourner une colline, de la gravir, puis de rabattre dans un « corral » un immense troupeau de bouvillons. C'est tout un travail car la colline est large et nous sommes très éloignés les uns des autres. Le gros du troupeau descend sagement vers la plaine, mais quelques excités essaient de percer notre ligne. Les « huasos », eux, prennent leurs lassos et arrêtent la bête au galop. Après quelques essais infructueux et comiques (puisque j'arrive seulement à saisir la tête de mon cheval), nous nous contentons de leur courir après, de les dépasser, et de les rabattre ensuite. C'est là pour la première fois que nous comprenons, en fonçant tête baissée dans les taillis épineux, l'utilité des larges sombreros. La ferme où nous habitons est seulement à 60 km de Santiago, mais la campagne est encore sauvage, les peones vivent très misérablement et boivent intégralement leur paye bi-mensuelle. Du moins pour la plupart, il ne fait pas bon les rencontrer quand ils sont ivres, car là-bas on assassine pour un vieux chapeau ou une somme correspondant à 2 francs, et le meurtrier ne récolte que 2 ans de prison. Pourquoi se priver du plaisir de tuer ? Il y a de plus beaucoup de bandits qui vivent uniquement de rapines. La nuit, la ferme est gardée par un peon de confiance parabellum sur les genoux.

Nous retraversons Santiago avant de partir pour Los Andes et la Laguna del Inca où nous sommes invités quelques jours à l'hôtel de Portillo, sur la ligne transandine, à 3.000 m d'altitude. Nous avons une « gondola », un autorail spécial et nous admirons tout à notre aise la beauté sauvage de la vallée que remonte le chemin de fer transandin, nous arrêtant tranquillement aux endroits les plus pittoresques, on peut se permettre cela car le train ne passe qu'une fois par semaine. Nous excursionnons dans les environs avec une très bonne neige de printemps. Le paysage est titanesque et d'une sauvagerie impressionnante. Nous montons un jour avec notre fidèle « gondola » à l'entrée du tunnel puis nous gravissons le célèbre col El Cristo Redentor (4.010 m) où passe la route internationale Chili-Argentine. Au sommet du col, presque toujours balayé par le vent, se trouvent les bâtiments des stations de radio-goniométrie de la Panagra et de la Condor, où les employés restent six mois sans descendre. Une de leurs principales distractions est de voir passer les avions de la ligne américaine, de la ligne allemande, et aussi naturellement ceux d'Air France. Du col, la vue est très belle, pour la première fois nous apercevons l'Aconcagua (7.030 m), elle est assez proche, en second plan derrière une

petite montagne de 6.000 m avec une immense paroi à pic noirâtre coupée verticalement d'une bande de pierre blanche. Le sommet de l'Aconcagua fume. Quel vent il doit y avoir là-haut, car au Cristo on ne peut même pas tenir debout. Nous parlons avec le chef muletier argentin qui se trouve ce jour là au Cristo, il est monté sept fois à l'Aconcagua et est arrivé une fois à 6.000 avec ses mulets ! Du côté de la Pampa, il y a beaucoup moins de neige et peu de glaciers. Il prétend que l'Aconcagua est impossible à faire en dehors du mois de janvier car c'est le seul mois où il y a moins de vent. Nous songeons vaguement à y faire une tentative mais nous n'aurons ni le temps ni les moyens.

De nouveau Santiago. Nous voyons quelques-uns de nos camarades français ; nous survolons plusieurs fois la Cordillera en avion. Les piscines sont ouvertes. Le temps passe comme un éclair.

Agustin Edwards a organisé pour nous un voyage dans le Sud. Nous allons faire connaissance avec ses montagnes moins hautes, mais boisées, plus comparables à nos Alpes. Nous abandonnons notre pullman à Chillán. A Santiago, nous avons laissé les arbres en fleurs et les premières feuilles ; en une nuit de chemin de fer nous retombons en hiver ; il neige, et c'est en grelottant que nous embarquons dans une « gondola » pour Recinto à 60 km de là. Nous traversons toute la plaine centrale, puis nous entrons dans la montagne. Autant la plaine avait l'air riche avec ses immenses champs, autant la montagne est pauvre : partout la forêt, de place en place une ferme, les arbres ont été brûlés, et rares sont les champs où les souches aient été enlevées, le blé a été semé malgré tout. Les peones sont presque purs indiens ; de temps en temps des blonds, les Allemands sont passés par là.

Recinto, un petit village au bout du monde ; un huaso superbe regarde d'un air calme le débarquement des skis, il a de magnifiques bottes en cuir jusqu'en haut des cuisses, des éperons aux molettes larges comme des petites assiettes, et une selle magnifiquement ornée.

Nous allons encore faire un bout de route en voiture. Le patron de l'auto est plus bavard, il nous pose un tas de questions sur nos skis, une grande discussion s'engage avec lui au sujet de pneus ! Il prétend que les Michelin sont des pneus italiens. Ah ça mais ! et pourtant il a raison car sur les pneus de sa vieille Mercedes, il y a écrit : « Michelin fabbricazione italiana » !!

Nous n'allons pas loin en auto car la neige est trop épaisse. Heureusement des chevaux nous attendent. Quelle magnifique chevauchée dans la forêt, les arbres sont très hauts et tous d'essence inconnue de nous, des géants sont tombés il y a des années et pourrissent lentement, ceux qui ne sont pas couverts de neige sont blancs aussi, on dirait d'énormes ossements.

Les chevaux chiliens sont résistants mais après quelques culbutes dans des trous cachés sous la neige nous y renonçons, mieux vaut chausser les skis. La caravane est longue, nous sommes accompagnés d'une dizaine de membres du Ski-Club Chillán, et il faut tout monter dans ce refuge lointain. Nous admirons

a résistance des peones qui, pieds nus ou chaussés de bouts de vieux pneus, enfonçant dans la neige, montent sans fatigue apparente des charges énormes. La route est longue et très plate mais le paysage est magnifique. Le temps s'est levé, les sommets se découvrent par moment.

Le refuge apparaît enfin dans une grande clairière, il y a beaucoup de neige et pourtant nous ne sommes qu'à 900 m et à la mi-octobre.

A la tombée de la nuit, nous allons faire un tour dans la forêt. Les arbres sont espacés et on circule facilement entre eux, seuls des espèces de petits bambous, durs comme du fer et dont les Indiens faisaient un tas de choses, entravent la marche. Il fait déjà sombre et l'on éprouve une bizarre sensation de recul dans le temps à errer sous cette futaie ; l'apparition d'un gros animal me semblerait tout à fait normale. Il y a bien des traces de pumas, mais en voir est une aubaine rare, car c'est un félin très craintif.

On nous réveille à 5 heures. Miracle il fait très beau. Le sommet du volcan Chillàn (4.095 m) apparaît au-dessus du moutonnement des arbres ; nous cheminons longtemps dans la forêt, elle est moins impressionnante qu'hier soir au crépuscule. La marche d'approche est beaucoup plus longue que nous le pensions, il y a des tas de petits vallons difficiles à traverser et nous avons beaucoup de mal à conserver la bonne direction. Enfin nous revoyons le sommet du Chillàn, il fume fortement, mais les énormes volutes de fumée sont immédiatement rabattues vers l'Argentine, heureusement pour nous. Les pentes sont très belles pour le ski mais la neige irrégulière. Nous découvrons bientôt le Nevado (4.102 m) ; avec ses immenses glaciers, il ressemble étonnamment à un sommet à skis des Alpes valaisannes. Il est absolument vierge, quel dommage que nous n'ayons pas de matériel de camping portatif. Le temps se gâte et le Chillàn, qui paraissait relativement près, est en fait très loin ; vers 17 heures, nous atteignons la crête, nous sommes à peine à une demi-heure du cratère mais il neige, on ne voit plus rien et pour comble d'infortune nous sommes enveloppés par moment de vapeurs de soufre ; des fumeroles s'échappent partout du sol, il n'y a pas beaucoup de neige, nous nous décidons à la retraite.

Nous sommes furieux, nous renonçons au Nevado qui nous paraît problématique à cause

de la distance et nous tentons à nouveau le Chillàn. Le lendemain, le temps nous favorise, nous raccourcissons notre itinéraire de la veille en maints endroits et nous sommes pleins d'espoir : mais voilà, nous avons compté sans le volcan, qui se réveille tout à coup. Cela commence par un grondement épouvantable sous nos pieds ; nous nous arrêtons immédiatement plutôt inquiets ; presque aussitôt le cratère se met à vomir des torrents de fumées noirâtres. Agustin a le temps de prendre deux photos, mais la situation se gâte : les explosions se succèdent avec un bruit terrible, le volcan crache de gros blocs qui montent très haut en l'air ; heureusement, comme hier, le vent souffle vers l'Argentine. Nous enlevons en hâte nos peaux de phoque car des espèces de vapeurs dévalent vers nous lourdement comme des avalanches, nous sommes suffoqués par l'odeur du soufre, nous avons des ailes et en quelques minutes nous sommes dans la vallée. Nous sommes descendus n'importe où.

Le volcan se calme peu à peu mais gronde toujours d'une façon inquiétante. Il faut renoncer au Chillàn, c'est vexant après être monté si près du sommet hier. Nous avons du temps à perdre et nous en profitons pour passer par les thermes de Chillàn : sources sulfureuses célèbres qui sortent de la terre à une température de 80°. Il y a toute une agglomération d'été enfouie sous la neige, et pourtant nous ne sommes qu'à 1.400 m. Nos camarades restés au refuge sont heureux de nous voir rentrer car ils se demandaient où nous étions pendant l'éruption. Le soir, le volcan se fâche encore et incendie le ciel de lueurs sinistres.

Le Pico el Gato (2.800 m) nous donna beaucoup de satisfaction au point de vue ski et nous permit de voir un Chillàn très calme et fumant à peine.

Retour à Recinto sans histoire : skis, chevaux, Mercedes ; il pleut. Je veux absolument acheter une paire de mocassins en peau de vache non tannée à un métis, mais il ne veut pas et tient à m'en offrir une autre plus luxueuse, en peau de lièvre et de « guanaco ».

Il pleut aussi à Chillàn, les rues non pavées sont un véritable cloaque. C'est une ville du Sud assez importante, très étendue, avec ses maisons à un seul étage. Tout le monde circule à cheval et on y voit des landaus invraisemblables.

(A suivre)



Le
vent souffle
sur le
volcan
Chillán.



Vers le
volcan
Chillán.



Petite
éruption.





En
descendant
du volcan
Chillán



Refuge
de Chillán



Un pont
sur la route
des
Thermes